



Les sciences sociales en question : grandes controverses épistémologiques et méthodologiques

Compte-rendu de la 61^e séance

Enquêter à la « Mondaine »

24 octobre 2022

Avant de commencer, Nonna Mayer (Sciences Po, CEE, CNRS) rappelle que Fariba Abdelkhah, sa collègue et amie, est toujours retenue en Iran et ce depuis plus de trois ans maintenant.

Nonna Mayer se réjouit de la tenue en présentiel de cette 61^e séance du séminaire, après une longue période de réunion en distanciel. La séance est consacrée à une enquête sur un terrain difficile d'accès, à plus forte raison pour une chercheuse : celui de la police, et plus précisément de la « Mondaine » (ou BRP : Brigade chargée de la répression du proxénétisme). L'invitée du jour est la sociologue Gwénaëlle Mainsant¹ (IRISSO, Université Paris Dauphine, CNRS). Dans son livre *Sur le trottoir, l'Etat* (2021), elle montre comment, immergée durant plus de sept mois dans un milieu masculin et peu ouvert à l'enquête ethnographique, elle a réussi à se faire accepter, en partageant le quotidien des policiers, leurs sociabilités et leurs plaisanteries, ces

¹ Gwénaëlle Mainsant a notamment publié *Sur le trottoir, l'Etat. La police face à la prostitution*, Paris, Seuil (La couleur des idées), 2021 et « Prendre le rire au sérieux. La plaisanterie en milieu policier », in Alban Bensa et Didier Fassin (dir.), *Les politiques de l'enquête*, Paris, La Découverte, 2008, pp. 99-120.

dernières étant des moments essentiels de son intégration dans les rangs des policiers. Son intervention portera tout à la fois sur la place du rire comme moteur de l'enquête pour une femme dans un milieu masculin et sur la plaisanterie comme matériau heuristique. Son approche sera discutée par Alexandra Oeser² (ISP, Université Paris Nanterre) dans une perspective croisant la sociologie du genre et celle du rire.

Présentation de Gwénaëlle Mainsant

Gwénaëlle Mainsant se réjouit de pouvoir parler de la dimension méthodologique de son travail. Elle va s'appuyer sur un article qu'elle a publié en 2008, « Prendre le rire au sérieux. La plaisanterie en milieu policier »³, qui est le premier travail qu'elle a publié en tant que doctorante. A la base de son questionnement se trouve le constat selon lequel, dans le droit français, il n'existe pas de réelle définition de ce qu'est la prostitution. Les policiers qui sont chargés de réprimer les activités connexes à la prostitution se retrouvent de ce fait dans la situation paradoxale de devoir définir eux-mêmes cette notion. Souvent, l'image que les gens ont en tête est celle de jeunes femmes racisées qui se prostituent dans l'espace public. Des clichés stigmatisants qui laisseraient croire que la définition de la prostitution est une évidence. En partant de la définition minimaliste du dictionnaire, la prostitution serait le simple « échange de service sexuel contre une rémunération ». Bien sûr, les féministes matérialistes (telles que Paola Tabet ou Gail Pheterson, par exemple) complexifient la définition et insistent sur le fait que cet échange se fait davantage dans un sens unique, c'est-à-dire celui d'une sexualité féminine contre une rétribution masculine. Mais ces éléments de définitions ne vont pas sans poser de problème. Par exemple, que faire d'une femme entretenue dans le cadre du mariage comme se le demandent certaines féministes ? Comment va-t-on désigner une jeune femme qui se fait offrir des cadeaux de luxe en échange d'un rapport sexuel ? Comment qualifie-t-on les jeunes femmes asiatiques qui font des massages de tout le corps du client, sexe compris ? Ces personnes vont-elles être considérées comme des prostituées ? Nous avons donc davantage un

² Alexandra Oeser a notamment publié « Rire du passé nazi en Allemagne. L'Eigensinn des adolescents face à l'histoire scolaire du nazisme », *Sociétés contemporaines* 2015/3-4 (n° 99-100), pp. 105-26 et *Comment le genre construit la classe, masculinités et féminités à l'ère de la globalisation*, Paris, Éditions du CNRS, 2022.

³ Gwénaëlle Mainsant, « Prendre le rire au sérieux. La plaisanterie en milieu policier », art. cit.

continuum de situations entre prostitution et non prostitution que l'existence de deux catégories bien définies. Les policiers, qui sont des agents de l'État disposant d'un pouvoir juridique, se retrouvent en situation d'être des agents de l'ordre moral, et notamment sexuel. Comment l'État, à travers ces policiers, va-t-il définir la sexualité légale ou illégale, normale ou déviante, légitime et illégitime ? En outre, comment la prostitution va-t-elle produire le métier de policier ? Comment va-t-elle transformer la police des mœurs lorsqu'elle-même se transforme ? Comment va-t-elle affecter l'identité des policiers qui se retrouvent affectés à ces services très particuliers ? L'enquête de Gwénaëlle Mainsant croise donc la sociologie du genre dans une perspective féministe matérialiste et des questions de sociologie de l'État et d'action publique.

Gwénaëlle Mainsant a dû s'immerger pendant plusieurs mois au sein de ces brigades de police, au début de sa thèse. Quelles sont les questions soulevées par le fait d'être une femme, une jeune chercheuse en particulier, enquêtant sur la police ? C'est un terrain assez fermé, secret, qui nécessite une immersion longue pour comprendre ce qui s'y passe. En tant que sociologue, elle explique qu'elle a été très vite associée à la « main gauche » de l'État et s'est retrouvée dans la position d'être celle qui observe « la main droite » de l'État, voire son bras armé. Elle était immédiatement perçue par ses enquêtés comme critique de leur métier et de leurs actions. De plus, enquêtant sur un milieu très largement masculin, en tant que femme, elle était instinctivement considérée comme féministe, et plus particulièrement comme féministe abolitionniste.

L'humour, explique-t-elle, a été une des voies d'entrée dans ces milieux fermés. Les sociabilités propres à son terrain étaient très marquées par la plaisanterie. Elle raconte une anecdote, qui s'est déroulée dans un café de l'île de la Cité pendant une longue pause-déjeuner à laquelle elle a participé, en compagnie de quatre policiers de « la Mondaine » et une étudiante-stagiaire en droit. Les policiers étaient accoudés au zinc et plaisantaient entre eux, commentant sur un ton assez léger leurs interventions récentes. L'un des policiers, voyant que Gwénaëlle Mainsant ne participait pas à leurs plaisanteries, l'a alors interrogée sur ce qu'elle pensait de leur attitude blagueuse. La stagiaire a répondu à sa place et elle a fait l'hypothèse que si les policiers plaisantent, c'est parce qu'ils ont besoin de décompresser de ce qu'ils voient durant leur travail. Gwénaëlle Mainsant a alors rebondi sur la remarque de la stagiaire et a demandé aux

policiers ce qu'ils en pensaient. Un policier a ri, n'expliquant pas vraiment son rire, et il a ironisé sur le fait qu'il n'était jamais le dernier à faire des blagues, participant largement au mouvement du groupe. Le policier n'était donc manifestement pas d'accord avec l'interprétation selon laquelle les blagues serviraient à mettre à distance la souffrance et la difficulté des situations auxquelles ils sont confrontés dans leur travail. Il a récusé l'interprétation à la Christophe Dejours, psychiatre-psychanalyste qui analyse le rire comme un mécanisme de défense collective face à la souffrance au travail⁴.

Gwénaëlle Mainsant estime qu'elle avait initialement peu d'outils pour répondre à ces situations dans lesquelles l'humour joue un rôle central. Le rire et les blagues apparaissent comme non-scientifiques, comme disqualifiant dans la recherche. Un bon exemple en est l'ouvrage de Nigel Barley, *L'Anthropologue en déroute*⁵, où l'humour domine le récit d'un échec de terrain, davantage raconté sur un mode pittoresque que véritablement sérieux. En France, il y a quelques études sur le rire et l'humour, en particulier dans les milieux populaires et masculins, comme chez les éboueurs ou les ouvriers (par exemple les travaux d'Alexandre Lambelet⁶). Plus généralement, cette relative marginalité de l'humour en tant que matériau d'étude s'explique par une tradition méthodologique et épistémologique qui privilégie les discours par rapport aux pratiques, les propos réflexifs par rapport aux propos plaisantés.

Gwénaëlle Mainsant revient sur la spécificité de « la Mondaine ». Brigade centrale de la police judiciaire de la préfecture de Paris, c'est un terrain historiquement fermé car il s'agit d'un service d'élite de la police. C'est aussi un service au parfum de scandale, à la réputation sulfureuse. La chercheuse explique qu'elle a été parachutée par la hiérarchie dans ce service grâce à une autorisation officielle. On lui prête des relations qu'elle n'a pas car elle a obtenu cette autorisation sur un malentendu. Elle apparaît alors comme un élément suspect, à la solde du préfet de service. Gwénaëlle Mainsant explique que ce terrain est plein de tensions et de conflits, notamment du fait de recompositions managériales constantes. C'est un service marqué, de plus, par le sceau du secret.

⁴ Christophe Dejours, *Souffrance en France, La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998.

⁵ Nigel Barley, *L'Anthropologue en déroute*, Paris, Payot, 2016.

⁶ Alexandre Lambelet, *L'inconfortable uniforme de l'éboueur*, Neuchâtel, Institut d'ethnologie, 2005.

Le premier groupe auquel s'est intéressée Gwénaëlle Mainsant était composé de six policiers et de deux policières, soit paradoxalement le groupe le plus féminisé de la brigade ! Et l'atmosphère y était assez conflictuelle car c'est le groupe sur lequel la « pression à la garde à vue » était la plus forte. Le groupe partage un *open-space* où les discussions sont nombreuses et tournent autour de sujets tels que le sport, les jeux vidéo, la politique, etc. Au départ, Gwénaëlle Mainsant adopte une posture de retrait par rapport aux plaisanteries. Elle cherche à rester dans une sorte de neutralité illusoire par rapport aux discussions. Au début de son terrain, elle apparaît très sérieuse et elle s'astreint à une posture peut-être trop scolaire. Elle essaie alors maladroitement de modifier son comportement pour mieux s'adapter aux sociabilités locales et tente de participer aux blagues. Pourtant, cela ne fonctionne pas toujours et certaines de ses plaisanteries apparaissent comme des moqueries malvenues. Le rire entre pairs lui semble inaccessible. Les policiers, en revanche, acceptent de rire de sa personne. Notamment, un sujet de blague récurrent porte sur ce qu'ils perçoivent comme une posture dilettante de sa part, comme si elle était avec eux mais pour se reposer.

Par la suite, l'humour va cesser d'être une contrainte pour devenir une ressource, un outil. C'est notamment visible lors de son dernier terrain. Le groupe de policiers sur lequel son enquête portait alors était très différent du premier : il était décrit comme fonctionnant bien et avec une bonne ambiance. Un groupe intégralement masculin, et où les policiers disposaient d'une grande autonomie de travail. Le chef du groupe se déclarait politiquement de gauche, ce qui facilitait quelque peu les rapports entre elle et lui. Cependant, la dimension genrée était plus structurante dans ce dernier groupe. Parfois, les policiers faisaient mine de la préserver, sur le mode de la galanterie ou de la grivoiserie. Parfois, à l'inverse, les blagues étaient potaches et les policiers l'appelaient « maîtresse ».

Les policiers ont cherché à mettre Gwénaëlle Mainsant à l'épreuve dans l'action. Dès son arrivée, ils ont voulu qu'elle s'assied à la terrasse d'un café afin d'observer les allées et venues dans un salon de massage sur lequel pesaient des soupçons de proxénétisme. Un autre exemple de cette participation pratique exigée de sa part a été de lui faire prendre en filature jusqu'à son domicile en binôme avec un autre policier une masseuse soupçonnée d'être une prostituée. Participer lui permettait d'avoir une

appréhension plus poussée des pratiques des policiers et d'approcher de plus près leurs discussions lors de ces interventions.

Lorsqu'elle a commencé ses recherches, la jeune doctorante Gwénaëlle Mainsant ne s'était jamais dit que l'humour jouerait un rôle central ou que le genre figurerait au cœur de ses travaux. C'est le terrain qui a orienté ses recherches dans ces directions. La chercheuse relate une anecdote illustrant les difficultés qu'il peut y avoir à travailler avec le matériau de l'humour. Les policiers reçoivent une information relative à une prostituée qui se prostitue dans le bois de Boulogne. Deux hommes paraissent surveiller cette femme et semblent être des proxénètes. Les observations ne révèlent aucune forme de contrainte exercée de la part des deux hommes sur la prostituée ni d'échange d'argent entre eux. Les policiers demandent donc à Gwénaëlle Mainsant s'ils doivent interpellier les deux hommes. Elle essaye d'éluder, arguant qu'elle n'est pas compétente pour prendre une telle décision. En réalité, les policiers ne lui demandaient pas vraiment son avis, comme elle l'avait pensé naïvement. Il s'agissait de leur part d'une plaisanterie à ses dépens. Évidemment, ce genre de situations avec *quid pro quo* fondés sur l'humour complexifient l'enquête. Gwénaëlle Mainsant rappelle que son enquête s'est déroulée dans un contexte antérieur au mouvement #MeToo et que si elle avait eu à refaire son travail *a posteriori*, elle l'aurait probablement mené de manière très différente, en euphémisant bien moins la dimension de harcèlement qu'elle a subi de la part des policiers.

Discussion d'Alexandra Oeser

Alexandra Oeser remercie Gwénaëlle Mainsant pour la présentation de ses travaux. Elle souhaite revenir sur plusieurs points. Premièrement, elle voudrait que Gwénaëlle Mainsant développe l'articulation qu'elle a évoquée entre émotion et humour. Alexandra Oeser n'est pas d'accord avec l'idée selon laquelle l'humour est une émotion. En revanche, elle considère que celui-ci peut être vecteur d'émotions.

Son deuxième point est plus méthodologique. Alexandra Oeser a l'impression que Gwénaëlle Mainsant préfère l'ethnographie à l'entretien et elle souhaiterait en savoir plus sur les raisons de cette préférence. Elle se demande aussi si Gwénaëlle Mainsant a présenté ses résultats à ses enquêtés et elle aimerait connaître leurs réactions. Ensuite, Alexandra Oeser se questionne sur la place du sexisme et du racisme à

travers le rire dans l'enquête. Elle se demande si certaines blagues ont été passées sous silence. Enfin, elle souhaite en savoir plus sur la retranscription des blagues. Comment faire, en tant que chercheuse, quand on est confrontée à des plaisanteries gênantes sur le plan éthique ? Faut-il forcément détailler les plaisanteries qui nous gênent ? Si on ne le fait pas, comment alors les analyser ?

Réponse de Gwénaëlle Mainsant à Alexandra Oeser

Concernant le rapport entre émotion et rire, Gwénaëlle Mainsant a commencé par aborder ces questions par le prisme de l'humour, avant de s'intéresser aux registres émotionnels. Lorsqu'elle dit que les policiers font du travail émotionnel, elle ne veut certainement pas parler pour autant de réactions d'empathie ou de travail de *care*. Sur la question méthodologique et sur son propre rapport au fonctionnalisme, Gwénaëlle Mainsant explique qu'elle n'est pas réellement critique de la méthode par entretien en soi et qu'elle travaille aujourd'hui au moyen d'entretiens. Si elle n'en a pas fait beaucoup durant sa thèse, c'est parce qu'elle ne pouvait avoir aucune confidentialité avec ses enquêtés.

Écrire sur les blagues grivoises n'a pas été évident pour elle. Il y a eu bien sûr de sa part un processus d'euphémisation. Elle avait toujours en tête qu'elle serait lue par l'adjoint du préfet, par les commissaires, par d'autres chercheurs et cela contribuait à ce qu'elle atténue certaines blagues. Enfin, elle n'est pas restée en contact avec ses enquêtés et n'a donc eu aucun retour de leur part après la parution de son livre.

Adèle

En master de recherche à Sciences Po, Adèle se demande si Gwénaëlle Mainsant a fait une étude littéraire et/ou d'analyse de discours, par exemple pour distinguer le sarcasme de l'ironie.

Gwénaëlle Mainsant lui répond qu'elle n'a pas fait d'étude à proprement parler littéraire sur le contenu des blagues car rapidement elle a cessé de tout prendre en note pour paraître plus spontanée. Il n'y a donc pas d'analyse de discours car elle n'a pas de retranscription très précise des blagues qu'elle rapporte.

Sandrine Lefranc

Sandrine Lefranc (Sciences Po, CNRS, CERI) se demande dans quelle mesure il est possible de comprendre la différenciation des registres de l'humour par la socialisation des enquêtés, selon qu'il s'agit de brigade d'élite ou de simples policiers en bas de la hiérarchie.

Les enquêtés auxquels Gwénaëlle Mainsant s'est intéressé possèdent un capital social et culturel, ce qui ne les empêche pas de faire des blagues grivoises. Le fait qu'il s'agisse d'une brigade intervenant sur la prostitution joue bien sûr un rôle dans l'aspect grivois, au-delà des effets de socialisation.

Daniel Sabbagh

Daniel Sabbagh (Sciences Po, CERI) se demande s'il n'y a pas deux hypothèses qui pourraient être distinguées. Dans un cas, pour être intégré et pour appartenir à la communauté, il faut pouvoir rire ensemble. Dans un autre cas, et c'est une hypothèse concurrente, le fait de rire ensemble est l'indice que l'appartenance a déjà eu lieu et qu'elle a eu lieu par d'autres voies. Est-ce que cette distinction analytique est pertinente et peut-elle être constatée empiriquement ? Daniel Sabbagh s'étonne, comme Sandrine Lefranc, de l'aspect bon enfant des blagues des enquêtés. Il se demande ensuite s'il y a eu un souci de la part de Gwénaëlle Mainsant de ne pas offenser une partie du lectorat potentiel. Par exemple, cela rejoint une question qu'un professeur faisant un cours sur l'esclavage aux États-Unis pourrait se poser, en se demandant s'il doit se censurer et ne pas évoquer la réalité du passé dans tout ce qu'elle peut avoir de plus choquant.

Gwénaëlle Mainsant s'accorde à dire que ces hypothèses sont justes mais elle n'est pas certaine qu'elles soient concurrentes. L'appartenance au groupe est complexe : parfois elle ne pouvait pas blaguer avec les policiers car ils ne le toléraient pas, parfois au contraire les enquêtés attendent d'elle qu'elle le fasse. La dynamique est compliquée.

Janine Mossuz-Lavau

Janine Mossuz-Lavau (Sciences Po, CEVIPOF) s'interroge sur l'évolution de la tolérance des sociétés face à l'humour au fil du temps. Elle explique avoir conduit par le passé des enquêtes avec des prostituées. Elle aussi, au début, passait instinctivement pour être abolitionniste.

Gwénaëlle Mainsant s'accorde à dire que la tolérance concernant les blagues racistes et sexistes a évolué au fil des années. Le travail mené par Janine Mossuz-Lavau a nourri ses propres travaux et l'a inspirée. Elle pense aussi que l'humour est l'indicateur d'une enquête qui se déroule correctement, même si d'autres rapports sont bien sûr possibles et envisageables.

Floriane Labarussiat

En première année de thèse, Floriane Labarussiat (Sciences Po, CEVIPOF) réalise un travail de politique comparée sur les processus et les mécanismes à travers lesquels les citoyens développent leur rapport à la police, en France et aux États-Unis. Elle explique avoir fait cinq mois de travail d'ethnographie au sein de la préfecture de police et que par conséquent, les travaux de Gwénaëlle Mainsant font largement écho à sa propre expérience. En tant que jeune femme, elle aussi a rencontré des difficultés à s'intégrer et vu les policiers chercher à la convaincre de rejoindre pour de bon leur métier et de quitter la sociologie. Également, Floriane Labarussiat souhaite savoir comment, concrètement, Gwénaëlle Mainsant a pu tenir sept mois dans un tel contexte.

Pour Gwénaëlle Mainsant, si les enquêtés veulent que l'on rejoigne leurs rangs, c'est simplement parce qu'ils désirent que l'on soit de leur côté, que l'on valide leurs actions. D'ailleurs, elle s'est elle-même posé la question, étant donné qu'elle n'avait pas de contrat doctoral en début de thèse et donc pas de financement. Elle a opté pour la recherche mais la question d'une éventuelle reconversion professionnelle n'était pas totalement exclue. Tenir sur un terrain difficile sur le long terme n'est pas évident et elle n'est pas sûre qu'elle serait capable de le refaire aujourd'hui, en tous cas de la même manière. La dimension « aventureuse », presque « polar » de son enquête a atténué la difficulté et l'a aidée à tenir.

Julien Argoud

En première année de thèse, Julien Argoud (Sciences Po, CERI) travaille sur la conversion religieuse. Il explique avoir fréquemment ressenti de l'empathie pour ses enquêtés, même lorsqu'il s'agissait de personnes parfois assez radicalisées. Il se demande également, sur le plan éthique, sur les implications de la non prise en notes des discussions. Cela n'est-il pas problématique lorsqu'il s'agit, ensuite, d'administrer la preuve ?

Sur ce dernier point, Gwénaëlle Mainsant répond que le carnet de terrain n'est pas toujours la seule chose envisageable et que tous les anthropologues dont les travaux sont reconnus travaillaient sans prise de notes. La démarche de l'ethnographie relève beaucoup de d'imprégnation et de l'intuition. C'est en restant longtemps dans un terrain qu'on parvient à approcher la preuve de la meilleure manière.

Romain Jaouen

Doctorant en histoire, Romain Jaouen (Sciences Po, CHSP) travaille aussi sur « la Mondaine » mais plutôt sous l'angle de l'homosexualité au XX^e siècle. Il travaille sur archives et il se demande quelle est la place de l'humour dans les rapports des inspecteurs qu'il lit. Lorsque de trop nombreuses familiarités apparaissent dans les rapports, les phrases sont parfois barrées et réécrites.

Gwénaëlle Mainsant considère que l'humour est plus ou moins présent selon les profils des enquêtés. Les commissaires sont parfois moins portés sur la blague. L'humour dans les rapports d'activités constitue une question importante, car des éléments d'humour peuvent passer, mais aussi disparaître, entre les différentes versions d'un rapport.

Claire Andrieu

Historienne, Claire Andrieu (Sciences Po, CHSP) se demande si Gwénaëlle Mainsant a des réflexions à partager par rapport à l'attitude de la jeune stagiaire en droit qui était présente avec elle lors de son premier terrain. Ensuite, elle s'interroge sur le délai important existant entre la soutenance de la thèse et la parution du livre. Celui-ci s'explique-t-il par des difficultés de méthodologie ?

Gwénaëlle Mainsant explique que la jeune stagiaire n'a pas du tout été une alliée pour elle car elle se fondait dans le moule en faisant les mêmes blagues que les hommes. Gwénaëlle Mainsant explique avoir soutenu sa thèse en 2012, au moment où les débats sur la loi de pénalisation des clients étaient en cours. Dans ces années, les recherches sur la question de la prostitution étaient importantes. La question a un peu disparu, du fait notamment des schismes entre les différents mouvements féministes. La publication du livre a tardé parce qu'elle s'est posée de nombreuses questions relativement à la confidentialité. Elle a été longtemps très rétive à présenter ses travaux de manière publique au-delà du cercle restreint des articles sur Cairn. Un long travail d'édition et de vulgarisation a également été nécessaire afin de rendre le livre

accessible au public. Il y a eu en outre différents aléas relatifs à des problèmes rencontrés auprès des éditeurs.

Fatoumata Diallo

Doctorante, Fatoumata Diallo (Sciences Po, CERI) se demande si Gwénaëlle Mainsant a dû adopter des stratégies « d'apparat ». A-t-elle dû porter des vêtements particuliers ? Quel a été son rapport à la féminité sur le plan vestimentaire ?

Gwénaëlle Mainsant explique qu'à l'époque, elle avait un style vestimentaire très coloré, voire excentrique, donc très peu compatible avec l'austérité de la police. Elle a effectivement dû se tourner vers des couleurs plus sombres et plus sobres afin d'être prise au sérieux. La jeune stagiaire, quant à elle, jouait la féminité.